

## BRÈVE HISTOIRE DU GTPSI

Les 4 et 5 juin 1960, une dizaine de psychiatres se réunissent à Saint-Alban, en Lozère, pour la première rencontre de ce qui deviendra le GTPSI, « groupe de travail de psychothérapie et de sociothérapie institutionnelles ». Son noyau fondateur, composé de François Tosquelles, Jean Oury, Roger Gentis, Horace Torrubia, Jean Ayme, Yves Racine, Jean Colmin, Maurice Paillot et Hélène Chaigneau, gravite autour des deux pôles historiques de la psychothérapie institutionnelle que sont l'hôpital de Saint-Alban et la clinique de La Borde. Pendant les cinq années qui suivent, le groupe se réunit deux à trois fois par an, le temps d'un week-end et dans une ville différente à chaque session. Au fil des séances, ce noyau primitif est notamment rejoint par Félix Guattari, Ginette Michaud, Claude Poncin, Henri Vermorel, Michel Baudry, Robert Millon, Jean-Claude Polack, Gisela Pankow et Jacques Schotte. Quatorze rencontres du GTPSI se succèdent ainsi entre juin 1960 et décembre 1966, regroupant entre quinze et vingt membres régulièrement. Chaque séance est l'objet d'un thème particulier.

L'inventaire des principales thématiques abordées (fantasme, transfert, superstructure...) rend bien compte des lignes générales de pensée qui orientent alors le groupe. Aux approches psychanalytiques et socio-économiques correspondant aux « deux jambes » freudiennes et marxistes avancées par Tosquelles, s'ajoute la reprise ponctuelle de notions issues de la linguistique structurale. Avec la question du langage au cœur de ses réflexions, le GTPSI n'échappe pas à « l'esprit scientifique » du moment : contemporain de la vague montante des sciences humaines placées sous l'emprise du signe et de la structure, il s'ouvre logiquement aux nouvelles perspectives anthropologiques que celles-ci soulèvent. En ces années où les échanges interdisciplinaires se multiplient (le congrès de Bonneval, organisé par Henri Ey à l'automne 1960, rassemble pour la première fois des pys et des philosophes sur le thème de l'inconscient), le climat intellectuel est propice à la quête de sens et de légitimité scientifique.

Lorsque le GTPSI se réunit pour la première fois, la psychiatrie publique vient elle-même de voir son statut et son rôle modifiés par une décision officielle : deux mois plus tôt, en mars 1960, a été publiée la circulaire ministérielle instaurant la « psychiatrie de secteur ». Une mesure législative qui, même si elle aura peu de conséquences immédiates dans l'organisation des politiques de santé, crée un nouveau contexte pour l'exercice de la profession et l'accueil de la folie. Cette évolution est à la convergence des actions menées après la guerre pour réformer le modèle asilaire et pour promouvoir la psychiatrie sociale (ce que Lucien Bonnafé avait nommé le « désaliénisme ») par quelques psychiatres qui ont su se faire entendre des pouvoirs publics. La psychothérapie institutionnelle est à la croisée de ces réflexions. Ses représentants, qui se retrouvent au sein du GTPSI, ont été des acteurs importants des transformations progressives qui ont touché la psychiatrie au cours des décennies précédentes.

Dès le départ, le GTPSI se veut un « groupe d'analyse et d'élaboration théorique et didactique » qui se propose de « dégager la problématique spécifique de la psychothérapie institutionnelle » (Ayme). Pleinement engagés dans la transformation radicale du système asilaire et face aux « difficultés d'élaboration conceptuelle de la praxis hospitalière » (Oury), ses membres se donnent pour objectif la recherche d'une « cohérence théorique » (Tosquelles), en vue de créer un « système de référence doctrinal » (Oury) commun. À travers le GTPSI, que l'on peut considérer comme la première tentative collective systématique de penser la psychothérapie institutionnelle en tant que « discipline spécifique », voire en tant que « science possible » (Oury), il s'agit pour

cette génération de cliniciens « d'avant-garde » non seulement de pallier les carences fondamentales de la psychiatrie sur les plans techniques et théoriques dont ils héritent, mais aussi de fabriquer des outils conceptuels opérationnels pour la pratique quotidienne de ceux qui travaillent en institution.

La recherche des spécificités thérapeutiques propres aux phénomènes de groupe et la reprise des concepts issus de la psychanalyse – Jean Oury jouant le rôle de passeur des travaux de Lacan auprès des membres du GTPSI – sont évidemment au premier plan de cette élaboration doctrinale. Dans les débats qui agitent le milieu psychiatrique à la fin des années 1950, l'introduction de la psychanalyse à l'hôpital psychiatrique est en effet encore loin de faire l'unanimité. Pour éviter d'interminables conflits, cette position de principe sur la place accordée à la théorie freudienne dans la clinique des psychoses apparaît comme un préalable dès la constitution du groupe. Si l'un des enjeux essentiels des travaux du GTPSI consiste à effectuer « *les nécessaires tissages entre le sociologique et le psychanalytique dans les structures de soin psychiatriques* » (Ayme), une grande part de la réflexion du groupe sera consacrée à la façon de « *mettre en action dans le traitement institutionnel* » (Tosquelles) les concepts d'origine analytique : loin de chercher à « appliquer » purement et simplement ces concepts dans une institution psychiatrique, il s'agit pour les participants du GTPSI d'en penser la validité clinique et les articulations singulières.

À la lecture des archives du GTPSI, deux niveaux de contenu apparaissent souvent indissociables, quelles que soient les séances : les thèmes de discussion et les méthodes de travail du groupe. Au-delà de la richesse des énoncés théoriques, ces dernières constituent sans doute l'un des apports les plus originaux de cette aventure collective. Car loin de se réduire à une quelconque « *société savante* » produisant des exposés à l'abri de toute implication concrète, le GTPSI, « groupe sujet » en acte, s'engage rapidement sur une voie peu fréquentée dans les cercles de réflexion et autres réunions professionnelles : celle de faire aussi de ce groupe de recherche un « *groupe de contrôle* », dont la « *règle pour écouter* », analogue à la règle fondamentale de l'analyse, s'exprime dans cette formule restée célèbre parmi les anciens participants : « *Ne pas s'en laisser passer une !* ». Grâce à cette règle proche du contrôle analytique, le groupe « *devait tenter de se mettre en cause complètement, chacun menant une analyse de son implication dans son lieu de travail et acceptant la critique ou l'apport des participants* » (Michaud). Ou encore : « *Il fallait pouvoir être à l'écoute, et ne pas développer un système de défenses permanentes en amenant ses théories, ses fantasmes dans la discussion* » (Oury). Entre les séances où l'on raconte ses rêves de la nuit précédente et celles où l'on se risque à utiliser la méthode du « *training group* » (que Tosquelles comparera à de la « *psychanalyse de groupe* »), les techniques analytiques sont convoquées au fur et à mesure des rencontres pour contourner « *les réactions de prestance et d'inhibition* » propres à tout fonctionnement collectif.

Groupe de copains, groupe de recherche, groupe de parole, groupe de contrôle : cette « *plateforme institutionnelle* » que forme le GTPSI devient très vite un véritable laboratoire d'idées pour une certaine praxis psychiatrique rénovatrice. Aujourd'hui, ces rencontres apparaissent comme un moment fécond de réflexion collective dans le champ de ce que l'on a appelé la « *révolution psychiatrique* » française de l'après-guerre.

**Olivier Apprill**